

1. Il est évident à qui prend une vue d'ensemble des objets de la connaissance humaine, que ce sont ou des idées effectivement imprimées sur les sens, ou bien telles qu'on les perçoit quand on prête attention aux passions et aux opérations de l'esprit, ou enfin des idées formées à l'aide de la mémoire et de l'imagination en composant, divisant ou simplement en représentant celles qui ont été originairement perçues suivant les manières qu'on vient de dire. Par la vue, j'ai les idées de la lumière et des couleurs avec leurs différents degrés et variations. Par le toucher, je perçois, par exemple, le dur et le mou, la chaleur et le froid, le mouvement et la résistance et tout cela plus ou moins eu égard à la quantité ou au degré. L'odorat me fournit des odeurs, le palais des saveurs, et l'ouïe transmet des sons à l'esprit avec toute leur variété de ton et de composition. Et comme plusieurs d'entre elles sont observées s'accompagnant les unes les autres, elles arrivent à être masquées par un seul nom et ainsi à être considérées comme une seule chose. Ainsi, par exemple, une couleur, une saveur, une odeur, une figure, une consistance données qui se sont offertes ensemble à l'observation, sont tenues pour une seule chose distincte signifiée par le nom de *pomme*. D'autres collections d'idées constituent une pierre, un arbre, un livre et autres semblables choses sensibles ; ces choses, comme elles sont plaisantes ou désagréables, provoquent les passions de l'amour, de la haine, de la joie, du chagrin et ainsi de suite.

2. Mais, outre toute cette variété sans fin d'idées ou objets de connaissance, il y a aussi quelque chose qui les connaît ou les perçoit, et exerce diverses opérations à leur sujet, telles que vouloir, imaginer, se souvenir. Cet être actif percevant est ce que j'appelle *esprit*, *intelligence*, *âme* ou *moi*. Par ces mots, je ne dénote aucune de mes idées, mais une chose entièrement distincte d'elles, dans laquelle elles existent ou ce qui est la même chose, par laquelle elles sont perçues ; car l'existence d'une idée consiste à être perçue.

3. Que ni nos pensées, ni nos passions, ni les idées formées par l'imagination n'existent hors de l'esprit, c'est ce que tout le monde accordera. Et il semble non moins évident que les diverses sensations ou idées imprimées sur le sens, de quelque manière qu'elles soient mélangées et combinées ensemble (c'est-à-dire, quels que soient les objets qu'elles composent) ne peuvent pas exister autrement que dans un esprit qui les perçoit. Je pense qu'une connaissance intuitive de cela peut être obtenue par quiconque prête attention à ce qu'on entend par le mot *exister* quand il s'applique aux choses sensibles. La table sur laquelle j'écris, je dis qu'elle existe : c'est-à-dire je la vois, je la sens ; et si j'étais hors de mon cabinet je dirais qu'elle existe, entendant par là que si j'étais dans mon cabinet, je pourrais la percevoir ou que quelque autre intelligence la perçoit effectivement. Il y avait une odeur, c'est-à-dire, elle était sentie ; il y avait un son, c'est-à-dire, il était entendu ; une couleur ou une figure, elle était perçue par la vue ou le toucher. C'est tout ce que je peux comprendre par ces expressions et autres semblables. Car, quant à ce qu'on dit de l'existence absolue de choses non pensantes, sans aucune relation avec le fait qu'elles sont perçues, cela semble parfaitement inintelligible. Leur *esse est percipi*, et il n'est pas possible qu'elles aient quelque existence en dehors des esprits ou choses pensantes qui les perçoivent.

7. Il s'ensuit de ce qui a été dit, qu'il n'y a pas d'autre substance que l'*intelligence*, ou ce qui perçoit. Mais pour donner une preuve plus complète de ce point, considérons que les qualités sensibles sont la couleur, la figure, le mouvement, l'odeur, la saveur, et autres semblables, c'est-à-dire les idées perçues par le sens. Or, pour une idée, exister dans une chose non percevante c'est une contradiction manifeste, car avoir une idée et percevoir, c'est tout un ; donc, ce en quoi existent la couleur, la figure, et les qualités semblables, doit les percevoir. Il suit de là clairement qu'il ne peut y avoir de substance, de *substratum* non pensants de ces idées.

28. Je trouve que je peux provoquer, à mon gré, des idées dans mon esprit, varier et transformer la scène aussi souvent que je le juge bon. Il n'y a qu'à vouloir, aussitôt telle ou telle idée se présente dans ma fantaisie ; et le même pouvoir fait qu'elle est effacée et laisse la place à une autre. C'est parce qu'il fait et défait les idées que l'esprit mérite très justement la dénomination d'actif. Tout cela

est certain et fondé sur l'expérience, mais quand nous parlons d'agents non pensants, de provoquer des idées sans l'intervention de la volition, nous ne faisons que nous amuser avec les mots.

29. Mais quelque pouvoir que j'ai sur mes propres pensées, je trouve que les idées effectivement perçues par le sens ne sont pas ainsi dépendantes de ma volonté. Quand j'ouvre les yeux en plein jour, il n'est pas en mon pouvoir de choisir de voir ou de ne pas voir, ni de déterminer quels objets particuliers se présenteront à ma vue ; et il en est de même de l'ouïe et des autres sens ; les idées qui y sont imprimées ne sont pas des créations de ma volonté. Il y a donc quelque autre volonté, ou intelligence, qui les produit.

30. Les idées des sens sont plus fortes, plus vives et plus distinctes que celles de l'imagination ; elles ont aussi de la stabilité, de l'ordre et de la cohérence et ne sont pas provoquées au hasard, comme le sont souvent celles qui sont l'effet de volontés humaines, mais se produisent dans une série ou suite régulière, dont l'admirable connexion atteste suffisamment la sagesse et la bienveillance de leur Auteur. Or, les règles fixes ou les méthodes établies, selon lesquelles l'esprit dont nous dépendons provoque en nous les idées du sens, s'appellent les *lois de la nature* ; nous les apprenons par l'expérience, qui nous enseigne que telles ou telles idées sont accompagnées de telles ou telles autres idées dans le cours ordinaire des choses.

40. Mais, quoique nous puissions dire, il y aura peut-être quelqu'un pour répliquer, qu'il continuera à croire ses sens, et ne souffrira jamais que des arguments, aussi plausibles soient-ils, l'emportent sur leur certitude. Soit ; affirmez l'évidence du sens aussi haut qu'il vous plaira, nous en ferons volontiers de même. Ce que je vois, ce que j'entends, ce que je sens, existe, c'est-à-dire que je le perçois, je n'en doute pas plus que de mon propre être. Mais je ne vois pas comment le témoignage du sens peut être allégué comme preuve de l'existence de quelque chose qui n'est pas perçu par le sens. Nous ne voulons pas que qui que ce soit devienne *sceptique*, et refuse de croire ses sens ; au contraire, nous leur donnons toute la force et la certitude imaginables et il n'y a pas non plus de principes plus opposés au scepticisme que ceux que nous avons posés, comme on le montrera clairement dans la suite.

42. (...) Troisièmement, on objectera que nous voyons effectivement les choses hors de nous, ou à distance et que, par conséquent, elles n'existent pas dans l'esprit, car il est absurde que les choses qui sont vues à plusieurs milles de distance soient aussi proches de nous que nos propres pensées. En réponse à cela, je désire que l'on considère qu'en rêve nous percevons souvent des choses comme si elles existaient à une très grande distance de nous et que, pourtant, nous reconnaissons que ces choses n'ont d'existence que dans l'esprit.

45. Quatrièmement, on objectera qu'il s'ensuit des principes précédents que les choses sont à tout moment annihilées puis créées de nouveau. Les objets du sens existent seulement quand ils sont perçus : les arbres ne sont donc dans le jardin ou les chaises dans le salon, que tant qu'il y a quelqu'un pour les percevoir. Dès que je ferme les yeux, tout le mobilier de la pièce est réduit à rien, et il suffit que je les ouvre pour qu'il soit créé de nouveau. En réponse à tout cela, je renvoie le lecteur à ce qui a été dit dans les sections 3, 4, etc., et je désire qu'il considère s'il entend par l'existence effective d'une idée, quelque chose de distinct du fait qu'elle est perçue. Pour moi, après la recherche la plus précise que je puisse faire, je suis incapable de découvrir qu'on entend autre chose par ces mots. Et j'invite, une fois encore, le lecteur à sonder ses propres pensées et à ne pas tolérer d'être trompé par les mots. S'il peut concevoir qu'il est possible pour ses idées, ou pour leurs archétypes, d'exister sans être perçus, alors j'abandonne la partie ; mais s'il ne le peut pas, il reconnaîtra qu'il est déraisonnable de sa part de se dresser pour défendre il ne sait quoi et de prétendre m'accuser, comme d'une absurdité, de ne pas consentir à des propositions qui, au fond, n'ont en elles aucun sens.